

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 166).

Je ne voulais pas laisser St-Kitts sans me pourvoir d'une belle canne à sucre pour mon musée, car avant de venir ici je n'en avais encore jamais vu.

A 7h. le chargement est opéré, et nous laissons Sandy-Point. Nous passons entre les îles St-Eustache et St-Martin, pour perdre presque aussitôt la terre de vue, car l'obscurité de la nuit vient bientôt nous enlever la vue de quelques autres îles que nous aurions pu voir encore. La soirée était des plus agréables et la mer bien accommodante.

Dimanche, 20 mai.—A 6h. je monte sur le pont; plus de terre en vue, notre phare même du Sombrero est soustrait à nos regards. La mer est assez calme, mais le temps qui demeure couvert nous annonce de la pluie. Aussi, quoique la mer soit paisible, tout le monde paraît ennuyé, comme de mauvaise humeur. Tout le monde—et moi plus que bien d'autres peut-être—se trouve plus ou moins affecté par la disposition de l'atmosphère. Et j'ai cru noter que cet effet se faisait bien plus remarquer sur mer que sur terre. Le temps est-il sombre, maussade; toutes les figures s'allongent, chacun

est morne, c'est à peine si l'on peut soutenir la conversation. Mais un soleil brillant vient-il dès le matin chasser les nuages de sa douce haleine, illuminer la masse liquide qui semble prendre plaisir à recevoir ses caresses ; tout se ranime, se réveille, les poissons volants se montrent par milliers, la brise semble porter des sourires, et la satisfaction, la joie se reflète sur toutes les figures. Personne ne s'ennuie et la conversation ne manque jamais d'entrain.

Notre petit bateau ne nous permet presque pas de mouvements les jours de pluie, aussi en passons-nous la plus grande partie à lire dans nos lits, lorsque nous pouvons obtenir assez de lumière, ou à prendre des provisions de sommeil pour combler des lacunes antérieures ou anticiper sur les mauvaises heures qui pourraient survenir.

C'est aujourd'hui le grand jour de la Pentecôte. Nulle trace de dimanche dans notre société, chacun vaque à ses occupations ordinaires ; pour nous, prêtres, nous sommes en esprit au pied de nos autels, et dans la récitation du saint office, nous chantons avec nos frères :

*Veni, Sancte Spiritus,
Et emitte cœlitus
Lucis tuæ radium.*

Oui, du haut du Ciel où vous trônez, envoyez un rayon de votre lumière qui éclaire les multitudes d'aveugles de notre pauvre planète : aveugles inconscients, qui n'ont jamais connu la lumière ; aveugles égarés et perdus dans les sentiers de l'erreur où les retient l'hérésie ; aveugles volontaires, qui connaissent la lumière et ferment les yeux pour ne pas la voir. Que tous, dociles aux inspirations de la grâce, ne fassent plus qu'un même troupeau, n'ayant tous qu'un seul bercail.

Lundi, 21 mai, en mer.— Le soleil se lève tout radieux ce matin. Roi magnanime et généreux, il semble avoir donné congé à tous les officiers de sa cour pour poursuivre seul sa besogne ordinaire. A peine quelques légers nuages, quelques

vapeurs légères à l'Orient se dorent et s'enflamment pour annoncer son arrivée ; il paraît aussitôt, et inonde le monde de sa lumière étincellante et de sa douce chaleur. De nombreuses hirondelles qui nous suivent encore, des paille-en-queue qu'on voit voler au loin, des troupeaux d'Exocètes qui font étinceler ses rayons sur leurs nageoires en effleurant les vagues, sont seuls à peu près à saluer son arrivée ; les sourds roufflements s'échappant des cabines nous disent assez que la plupart des passagers, retenus dans les bras de Morphée, n'ont pris guère souci d'assister au spectacle. La mer calme et presque sans ondulations semble s'harmoniser avec le reste de la nature pour chanter les louanges de l'Esprit vivificateur à qui tout est soumis.

Les raisins des tropiques s'étendent par-ci par-là en larges nappes dorées, car la mer des Sargasses sans s'étendre jusqu'ici, nous envoie des bribes de ses abondantes productions.

Mardi, 22 mai, en mer.—Même temps qu'hier, douce température, mer calme. Les hirondelles qui nous avaient suivis jusque là sont disparues, seuls les paille-en-queue se montrent encore par temps.

Mais voici que nous tombons dans la mer d'huile ; ce n'est pas un endroit spécial où la mer se montre ainsi lisse, mais c'est une condition particulière de l'atmosphère et de la mer qui fait que la surface liquide paraît plane de toute part, sans aucune ondulation, et se crispe de fines rides comme si, couverte d'une couche d'huile, le vent était impuissant à la soulever en vagues.

Comme le vent tient de l'Est, les voiles sont tendues pour aider encore à la vapeur. Mais vapeur et voiles ne peuvent faire un marcheur de notre *Bermuda*, 10 à 12 milles à l'heure est tout ce qu'il peut faire.

Mais voici que se montrent de nouveau ces foies vitreuses à la surface de la mer que j'avais remarquées en allant, et que j'avais attribuées aux Argonautes. Sont-ce bien des Argonautes ? Je l'ignore et j'en doute. Il est reconnu aujourd'hui

que cette manière de naviguer qu'on prêtait aux Argonautes et qu'on avait empruntée aux anciens, est une fable. L'Argonaute, comme tous les autres Octopodes, opère sa marche à reculons au moyen de son siphon qui refoule l'eau. Cependant comme elle a deux bras tentaculaires allongés et dilatés à l'extrémité, ne seraient-ce pas ces bras qu'elle étalerait ainsi, non pour en faire des voiles livrées au vent, mais dans l'état de repos, lorsque la mer est calme ? Car en allant et revenant c'est toujours par un grand calme que j'ai vu ces vessies s'étaler sur l'eau. Que j'aurais voulu en capturer seulement une, pour la reconnaître ! Impossible ; nous ne passions pas assez près d'elles pour les prendre avec mon seul filet à insectes, et on n'allait pas arrêter le vaisseau pour mettre une chaloupe à la mer. Je laisse la question à décider par d'autres plus entendus que moi ou placés dans des conditions plus favorables, mais j'avoue que ce n'est pas sans un grand chagrin que je passe ainsi sur un fait en histoire naturelle sans pouvoir en avoir l'explication.

Mercredi 23 mai, en mer.—J'avais eu soin, en montant sur notre bateau à Antigue, de mettre en sureté sur l'arrière du vaisseau les deux pots de fleurs que m'avait donnés Mad. Camacho, leur assurant le grand air tout en les abritant contre les rayons du soleil. En allant les arroser ce matin, j'ai reconnu qu'ils avaient été maltraités, les matelots, en faisant la toilette ordinaire du vaisseau, avaient laissé porter sur mes pots, le jet d'eau salée de leur boyau qu'ils promènent partout ; les pots avaient été renversés et un seul bain d'eau salée était suffisant pour leur donner la mort. Le *Bégonia* surtout était tout fané et sans vigueur. Aussi, malgré tous mes soins, je n'ai pu, avec grand chagrin, le rappeler à la vie, et en arrivant à New-York, il ne me resta plus que les pots à offrir à la servante pour qu'elle les garnit de nouveau.

Le temps se couvre dans l'après midi et nous avons un petit grain qui nous force à laisser le pont.

Jeudi, 24 mai, en mer.—Encore un peu de pluie ce matin, cependant vers 9 h. le soleil vient dissiper les nuages et se montrer radieux.

Malgré la monotonie de la vie de bord, les jours s'écoulent encore assez rapidement. Et tout d'abord la méditation du matin ; quelles circonstances plus propres à commander le recueillement, surtout lorsqu'on monte sur le pont, suivant mon habitude, avant que les matelots ne se mettent à la toilette du vaisseau, car alors c'est une inondation de quelques quarts d'heure qui nous contraint d'évacuer la place pour se mettre à l'abri ; plus de mouvements divers autour de soi pour nous suggérer des impressions étrangères et nous entraîner à des distractions ; l'immensité sur la tête, l'immensité sous les pieds, et l'une et l'autre muettes, silencieuses, sans mouvements, semblant nous inviter à nous unir à elles pour offrir au Créateur, dans le recueillement, l'hommage de notre dévouement avec le tribut de nos adorations. Tout ici s'harmonise pour nous isoler du monde et élever l'âme à Dieu. Que de fois sous le beau ciel d'Italie, seul, à une heure matinale sur le pont d'un vaisseau, fendant l'azur de la belle Méditerranée, loin de la patrie, séparé du monde, inhalant avec délices la douce haleine de cette bénigne atmosphère, je me suis complu à me livrer à l'enthousiasme que commandait la scène pour admirer la grandeur, la puissance et la bonté de celui qui commande aux éléments ! Et sur ces flots verts de l'Atlantique, sous cette atmosphère boréale moins limpide, plus humide, mais non moins chérie par les hommes du nord, je retrouve l'auteur de toute chose non moins grand, non moins admirable, non moins riche en bienfaits et toujours digne de nos adorations !

Ces longues navigations sur mer sont toujours pour moi des jours de retraite. Forcément séparé du monde et de ses mille affaires, je trouve le recueillement plus facile, et le Dieu qui se montre ici si grand dans les éléments, semble aussi se complaire davantage à se faire retrouver au fond du cœur.

Vient ensuite la récitation de l'office, puis les conversations qu'on reprend souvent de la veille pour se mettre plus parfaitement au fait de récits ou d'anecdotes auxquels on attachait grand intérêt ; ajoutez les lectures et les correspondances à préparer, avant de toucher le port, tout réuni fait que les heures s'écoulent encore assez rapidement.

Vendredi, 25 mai, en mer.—Un peu de pluie ce matin, cependant le soleil vient la remplacer vers les 9 heures.

Nulle part, je pense, les liaisons ne se contractent plus promptement que sur les vaisseaux. Ce n'est pas à dire qu'on puisse mettre la prudence de côté et se faire un ami du premier venu, mais forcés de marcher ensemble, de partager le même sort plusieurs jours durant, on se sent porté à plus d'expansion, à s'assurer des supports pour les éventualités qui pourraient surgir, et, avouons-le aussi, à ne pas vouloir faire mentir le proverbe qui veut que lorsqu'on ne peut avoir ceux qu'on aime, on chérisse ceux que l'on a.

Nous trouvons dans le P. Siredey un aimable compagnon de route. Prêtre comme nous, et de plus religieux, dès les premières conversations nous nous sommes trouvés en unis-on d'idées sur les grandes questions sociales qui agitent le monde aujourd'hui : l'oppression de l'Eglise, le triomphe des renégats qui, en Italie comme en France, ont accaparé le pouvoir pour opprimer les faibles, asservir la liberté, empoisonner la source de la grandeur des peuples par leurs doctrines perverses, et faire céder la justice et le droit devant leurs mesquines ambitions et leurs procédés sataniques. J'ai bien remarqué certaines opinions d'importance secondaire auxquelles je n'aurais pas voulu souscrire, mais je les attribuais à un caractère jeune et enthousiaste, et aussi au milieu dans lequel il vivait, car sur toutes les grandes questions nous étions parfaitement d'accord.

La France, lui dis-je un jour, est humiliée, bien humiliée ; admettez-vous qu'elle le soit ?

—Certainement, parce qu'elle est coupable.

Oui ! La France a été sévèrement punie, et il faut qu'elle le soit encore, parce qu'au lieu de s'amender, elle renchérit sur ses crimes. La souveraine justice de Dieu ne peut laisser prescrire ses droits. Tout péché étant une révolte contre la justice appelle le châtement. Pour les individus, Dieu se réserve souvent de punir et de rétablir ses droits dans l'autre vie, dans l'éternité. Mais les sociétés n'ont pas d'autre vie, tout se borne à celle-ci, il faut donc que celles qui blessent la justice en subissent la peine. Les milliards d'or avec les milliers de vies que la France a perdus en 1871 n'ont pas suffi pour l'instruire, elle a poursuivi la voie de l'iniquité, elle en est rendu à faire la guerre à Dieu lui-même, ses crimes appellent la vengeance du ciel, qui viendra certainement. Dieu a plus d'une Prusse à sa disposition pour humilier les orgueilleux et punir les coupables.

Le capitaine nous annonce au dîner que demain d'assez bonne heure nous verrons la terre, et que vers les 5 heures nous serons à notre quai ; mais peu après le dîner voici que s'élève une brume fort épaisse qui tout en nous annonçant l'approche de la terre, nous retarde dans notre marche en nous obligeant à modérer de vitesse pour éviter les collisions. La syrène avec sa note désagréable joue presque tout le temps, et si la brume de temps à autres devient moins intense, elle ne persiste pas moins à ne pas vouloir disparaître.

Samedi, 26 mai.—Toute la nuit la syrène nous a régalés de sa belle musique, et ce matin la brume est encore plus épaisse que la veille. Cependant à 8½h. voici que le bateau stoppe ses mouvements. Tous les passagers sont inquiets de cet arrêt, et avant d'en avoir demandé la cause, nous voyons avec plaisir le pilote du port monter à bord. Il nous dit que nous ne sommes plus qu'à 27 milles de Sandy-Hook et que comme la route est bien fournie de bouées, nous pourrons pro-

blement débarquer entre 4 et 5 heures, nouvelle qui met la joie dans tous les cœurs.

A 3½ h. nous mettons le pied sur le quai de Brooklyn où s'arrête notre vaisseau. L'inspection de nos bagages est bientôt faite et nous prenons une voiture pour nous transporter à l'église Canadienne de New-York. Une grosse voiture à deux chevaux avec tout notre bagage s'engage de nous transporter à destination moyennant \$6 ; le prix est un peu fort, mais le trajet est long, pas moins de deux lieues, il comprend aussi la traverse, et comme nous somme trois à partager la somme, nous trouvons encore le marché assez avantageux.

La brume que nous avons sur mer se résoud en pluie fine dans les deux villes. Nous traversons la rivière de l'Est sans nous déranger et prenons bientôt la rue Broadway. Le P. Siredey est tout surpris de l'apparence que présente la ville, et s'exclame de surprise quand il compte jusqu'à 10 et 11 étages à certaines maisons. Nous le déposons dans la 21e rue chez les Pères de sa congrégation, et nous continuons jusqu'à la 76e, où nous sommes accueillis par M. l'abbé Corriveau qui gardait la cure pendant l'absence de M. Tétreau actuellement en Europe.

Dimanche 27 mai, New-York.—Malgré la fatigue du voyage il me fallut encore prendre la parole à l'église Canadienne, mais je profitai de l'après-midi pour me reposer et voir seulement quelques amis.

Lundi, 28 mai.—Bien décidés à reprendre la route du Canada sans délai, nous allons dans l'avant-midi visiter le pont de Brooklyn, cette merveille du génie américain, que nous n'avions qu'entrevue la veille, et à 3½ h. P. M. nous prenons congé de M. Corriveau pour prendre une heure plus tard le chemin de Québec par la ligne du Passumpsic et Québec-Central. Le temps de sombre qu'il était l'après-midi, passe à la pluie battante vers le soir.

Arrivés à Springfield à 8.10 h., il nous faut changer de voiture ; nous nous dirigeons de suite dans le Pullman pour avoir au moins la nuit tranquille.

Mardi, 29 mai.—A 7.50 h. ce matin nous entrons au gare à Sherbrooke où nous avons trois bons quarts d'heure pour prendre le déjeuner avant de prendre le Québec Central qui nous dépose à Lévis à 2.30 P. M., après nous avoir donné une demi-heure pour le dîner à St-Joseph de la Beauce.

Laisant M. Huart dans sa famille à Québec, à 6h. je rentrais dans ma résidence du CapRouge, juste après deux mois d'absence.

CONCLUSION

Encore un rêve de ma vie qui a vu son exécution.

Dès mon enfance, je me suis senti un goût tout particulier pour les choses de la nature. Né et élevé au milieu des champs, le spectacle de tout ce qui m'entourait avait pour moi des charmes. Je n'envisageais jamais les prés verdoyants, les moissons dorées, les forêts silencieuses, sans éprouver un sentiment de satisfaction qui me rendait heureux. Et que de rêves pour l'avenir ne formais-je pas dès lors.

Sur une certaine élévation, à quelque distance de notre résidence, la vue pouvait embrasser une nappe assez considérable de notre majestueux fleuve ; je m'y rendais souvent avec d'autres enfants de mon âge, pour avoir la chance de voir parfois passer des vaisseaux, de blanches voiles largement étendues, et quelquefois aussi, mais plus rarement, des cheminées fumantes qu'on voyait se mouvoir sans le secours du vent. Où vont-ils ces vaisseaux ?—A Montréal, à Québec, là-bas, loin, loin.—Mais qu'est-ce que Montréal, Québec ?—Des villes, disaient mes compagnons.—Et qu'est-ce qu'une ville ?—Enigme pour nous, aucun n'en avait vu.

J'étais loin de penser alors qu'un jour, moi aussi, je me

promènerais sur le grand fleuve dans ces maisons flottantes, bien plus, que de ce fleuve je passerais dans la mer, que je traverserais l'océan et que je visiterais autant de villes que j'avais vu alors de résidences de familles.

Oui, j'ai pu satisfaire le désir de connaître cet inconnu que j'entrevois dès mon jeune âge ; j'ai pu trouver la solution de ces mystères que les autres philosophes de mon âge ne pouvaient expliquer. J'ai traversé les eaux vertes de l'Atlantique, se soulevant parfois en vagues écumantes et terribles ; j'ai admiré l'azur de la Méditerranée qui perd aussi parfois sa placidité pour tourmenter horriblement les vaisseaux qu'elle porte. Le beau ciel d'Italie m'a fait goûter ses charmes, et les sables des déserts de l'Égypte m'ont montré leur aridité. Je me suis promené sur les plages de la Mer Rouge, admiré la désolation des Montagnes de la Judée qui portent cette malédiction qu'un peuple délirant et criminel demanda lui-même, au grand jour de la rédemption du genre humain. J'ai goûté l'amertume des eaux de la Mer-Morte, autre exemple de la justice vengeresse du Créateur contre des enfants coupables.

Mais là ne s'est pas encore borné l'accomplissement d'aspirations de mon jeune âge, auxquelles j'hésitais à me livrer, doutant qu'elles fussent légitimes et surtout raisonnables.

Les grands mystères de notre sainte religion impressionnent vivement tous les enfants élevés chrétiennement, je me demandais s'il n'était pas possible de visiter les lieux qui ont été le théâtre de si grands événements ? Et, contre toute espérance, j'ai eu ce bonheur.

Oui, j'ai vu la grotte où est né le plus grand des enfants des hommes ! Bien plus, j'ai pénétré dans la grotte de Bethléem où est né l'homme-Dieu même, le Sauveur des hommes. J'ai appliqué mes lèvres sur le rocher qui a entendu ses premiers vagissements, j'ai vénéré les traces de ses pas dans tous les sentiers qu'il a parcourus pendant les trente-trois ans de sa vie mortelle, au Jourdain où il a reçu le baptême de S. Jsan, à

Nazareth, dans la boutique où il travaillait avec Joseph, à Tibériade où il a marché sur les eaux, à Naïm où il a ressuscité le fils de la veuve qu'on portait en terre, à Cana où il a opéré le premier de ses miracles, au Thabor où il s'est montré à trois de ses apôtres, revêtu partiellement de cette gloire dont il brille dans le ciel ; j'ai vu Béthanie et le tombeau d'où il a fait sortir Lazare plein de vie ! Mais surtout, j'ai gravi le rocher du Golgotha qu'il a lavé de son sang en payant la rançon de ses enfants coupables, j'ai palpé la fente du rocher qui s'est ouverte à sa mort et qui demeure encore béante, comme témoin de sa puissance, enfin j'ai pénétré dans l'intérieur de son tombeau d'où le troisième jour, il s'est échappé plein de vie et triomphant. J'ai aussi vénéré sur le mont des Oliviers la trace de ses pieds qu'il a imprimée dans le roc en montant au ciel.

Le précieux souvenir de ces lieux si mémorables fait aujourd'hui le charme de mes vieux jours. Il y a une satisfaction que la piété ne saurait désavouer, à pouvoir dire : moi-même j'ai prié dans la grotte où des rois sont venus rendre leurs hommages à l'Enfant-Dieu. Bien plus, moi, prêtre, j'ai offert le sacrifice de son corps et de son sang, sur le calvaire où il l'a consommé effectivement, et sur la pierre du tombeau où il a triomphé de la mort en donnant la confirmation de sa mission divine.

Si le spectacle de la nature avait des charmes particuliers pour attirer mon attention dès mon jeune âge, de mon côté j'entretenais toujours un grand désir de pénétrer dans la connaissance de ses mystères.

Tout enfant je connaissais les noms vulgaires de tous les arbres et arbrisseaux de nos forêts et savais les distinguer, les foins de nos prairies et les mauvaises herbes des champs ne m'étaient pas non plus inconnus.

Je me rappelle encore l'impression qu'avait produite sur moi la vue de fossiles bien distincts qu'on venait de tirer d'un terrain d'alluvion en creusant un puits à l'école que je fréquen-

tais ; comme je me creusai le cerveau pour avoir la solution de ce problème, et comme j'interrogeai en vain les ouvriers et tous ceux à qui je pus les exhiber, c'étaient des *Orthis testudinalis*, en haut relief, de la formation de Trenton.

Plus tard, au collège de Nicolet, le terrain n'étant pas ménagé à la campagne, nous nous associations par quatre pour cultiver un carré de jardin qu'on mettait à notre disposition ; je réussis à avoir presque chaque année le premier prix pour succès en horticulture. Je me plaisais surtout à suivre le développement des plantes étrangères dont notre directeur, le bon et paternel M. Léprohon, nous fournissait des plants et des graines.

Un livre traitant incidemment de botanique m'étant tombé sous la main, je voulus dès lors m'initier à cette science. Mais comme dans ce livre d'horticulture il n'y avait ni classification ni même d'exposition des principes de cette science, je ne pus parvenir à en saisir les éléments, et, le croirait-on ? parmi tous les professeurs, je ne pus en trouver un seul capable de me donner les clefs de cette science, aucun en état de me faire retrouver dans des plantes diverses les parties diversement conformées de la fleur, pistil, étamines, calice, corolle, anthères, etc.

Plus d'un peut-être de ceux qui me liront, qui ont subi le surménagement actuel des programmes d'étude de nos collèges, souriront de pitié devant cette ignorance ; tel était cependant l'état des études classiques il y a un demi siècle. Les professeurs pourtant étaient des hommes de talent et bien doués, c'étaient : MM. F. Dessaulniers, Pelletier, Harkin, Routhier, Nadeau, etc., mais on n'allait pas plus loin alors en fait de sciences.

Force me fut donc de renoncer à mes travaux scientifiques.

Ce ne fut que dix ans plus tard lorsque j'étais curé, que je pus me procurer les livres nécessaires pour reprendre l'étude des plantes. L'université Laval avait eu alors son origine, en compagnie de l'abbé Brunet, son professeur de botanique, je

parcourus les diverses parties de la province pour me former un herbier aussi complet que possible, je poussai même mes investigations dans Ontario et jusqu'au Michigan, l'Indiana et l'Illinois. Plus tard quelques mois de séjour en Géorgie et une excursion en Floride, me permirent de faire connaissance avec une foule de productions naturelles inconnues à nos climats ; car je dois ajouter que j'avais alors joint à la botanique l'Entomologie, et quelques connaissances sur l'histoire naturelle en général.

Un désir insatiable s'empara alors de moi, pour connaître davantage les riches trésors que la nature réserve aux climats tropicaux. Je visitai l'Europe, je passai même en Afrique et en Asie, mais ce n'était qu'un passage précipité, d'ailleurs ce n'est pas dans les déserts de l'Égypte ni dans les monts dénudés de la Judée et de la Syrie que le naturaliste va chercher les productions tropicales. J'avais acquis beaucoup dans ces voyages, j'avais pu reconnaître *de visu* une foule d'objets que je n'avais connus jusque là que dans les auteurs. Mes désirs n'étaient pas satisfaits.

C'est la nature grandiose de la zone tropicale de notre riche Amérique que je désirais voir. C'est la terre des palmiers, des lianes, des ananas ; ce sont ces forêts si épaisses de productions diverses que les rayons même d'un soleil vertical ne peuvent pénétrer que je voulais étudier, ce sol aux insectes dorés, ces pays des singes et des serpents, ce terroir aux fruits et aux épices qui font les délices de nos tables : oranges, bananes, sucre, thé, café, cacao, cannelle, muscade, poivre, etc., etc.

Or j'ai pu réaliser ce dernier rêve, avec l'inappréciable avantage d'avoir pour compagnon un ami partageant mes goûts, et d'avoir été hébergé par d'autres amis, je dirais mieux par des frères, aussi distingués dans leurs manières que délicats dans leurs procédés. Oui, je les ai vu ces riches climats où les feuilles le disputent aux fleurs pour la variété et l'éclat des couleurs, où les fougères s'élèvent en arbres et les stipes se refusent aux di-

visions pour se couronner d'un parasol majestueux de verdure, semblant exercer une espèce de royauté sur toutes les autres plantes qui les environnent !

Je les ai vu ces arbres gigantesques aux fibres délicates et serrées que l'ébénisterie nous montre au poli chatoyant dans nos riches salons ! Je les ai vu ces Orchis extraordinaires, avides de vie, qui ne demandant leur nourriture qu'à l'air ambiant, s'implantent en intrus sur les branches des grands arbres pour marier leurs fleurs bizarres et éclatantes à la sombre verdure de leurs supports !

Et de même que le souvenir des Lieux-Saints que j'ai visités sera un aliment à la piété pour le reste de mes jours, de même, dans la poursuite de mes études, ces merveilles de la nature que j'ai admirées aux Antilles, me seront des jalons pour me guider dans le domaine de l'inconnu, que je ne cesserai de poursuivre tant que je serai capable de tenir une plume ou d'ouvrir un livre. Car Dieu est partout, et plus on étudie ses œuvres, plus on apprend à le retrouver, et plus on se sent porté à chanter avec le prophète : *Benedicite omnia opera Domini Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula.*

Je demande bien pardon au lecteur de l'avoir si longuement entretenu de moi-même, mais je pense que ces détails pourront être de quelque utilité à ceux qui se sentiraient le désir de suivre mes traces.